

# PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 9 Rue Brovet

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE.

## MODES

La couleur à la mode en ce moment a été nommée couleur *cocher*. Ne vous semble-t-il pas, mesdames, que nous devrions lui ôter ce nom que vous trouvez, comme moi, j'en suis sûre, assez ridicule, et l'appeler, par exemple, *sable du désert*? Sa nuance écarlate chaud serait bien définie par ce nom qui est à sensation comme celui de *cocher*, mais un peu moins réaliste.

Le drap de cette couleur s'emploie en manteau, et peut-être bien que la forme de ce dernier n'est pas étrangère au nom du drap. C'est une sorte de long pardessus très cintré, avec une jupe plissée au bas du dos; le dos ajusté sous une pèlerine arrondie qui dessine la cambrure. Ces grands pardessus d'une simplicité à caractère sont bien imaginés pour la saison; on a bon air sous cette confection pratique; si la forme, toutefois, est bien taillée, avec une élégance de ligne qui en fait toute la distinction. L'absence absolue de garnitures empêche de dissimuler les imperfections de la coupe, c'est pour cela qu'il la faut parfaite.

Quelques jolis modèles viennent d'être exécutés par madame Turle, une très bonne couturière qui joint à un talent réel l'avantage de ne point exagérer ses prix. Elle habille les jeunes filles avec un goût sobre, et donne à leur costume une allure tout à fait comme il faut. Pour les jeunes femmes, les façons plus riches sont ornées de garnitures



Robe en faille ardoise et dentelle, pour dame âgée. — Costume en ottoman et velours broché noir.

De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

élégantes d'une nouveauté réelle; les combinaisons des étoffes sont harmonieuses et la disposition de bon goût.

Le costume de visite que madame Turle, 9, rue de Clichy, a créé pour les premières visites du retour



plaît par son originalité. Il est fait d'un joli tissu de laine broché d'un dessin-tapisserie ou brodé en chenille d'un jeté de fleurettes, mêlé avec une faille assortie. La jupe en soie se couvre de plissés très petits et fins et se drape d'une tunique assez enlevée dont les plis retombent en gracieuses ondulations, le corsage, qui reste à longue pointe, s'ouvre sur un gilet en faille, gilet qui descend carrément et sur lequel court un jabot en lainage festonné en soie de l'une des couleurs du broché-tapisserie ou de la couleur de la chenille. Une jaquette ajustée pour les beaux jours, la longue basquine à pèlerine pour les jours froids et pluvieux de l'automne. Si nous ne parlons pas des toilettes de diner, de soirée et de réception, c'est que la saison ne le comporte pas; encore madame Turle y est tout aussi habile: le moment venu, nous vous les décrirons.

Les lainages sont en grande faveur, le drap zibeline surtout. Les fonds: bouteille, marron doré, bronze, sont coupés de larges rayures chinées d'un coloris très doux et qui se perdent pour ainsi dire dans le fond. Combinées avec une teinte unie, ces étoffes font le meilleur effet, soit qu'elles fassent la jupe soit qu'elles se drapent en tunique ou en polonaise. Elles nécessitent peu de garnitures: une frange en chenille ou du velours suffisent. Nos élégantes qui prolongent leur séjour à la campagne, jusqu'à la fin de janvier, choisissent pour tenue journalière ce genre de tissu dont la solidité permet tous les jeux à grands mouvements. Ce n'est pas cette seule raison qui le leur fait choisir; il y a aussi le cachet particulier qui le distingue. Nous connaissons donc les nouvelles étoffes de l'automne; la façon des costumes reste à peu de chose près la même que celle de l'été.

Les chapeaux nous montrent des formes gracieuses, des garnitures de toute sorte. La capote reste la coiffure la plus seyante, que son bord s'abaisse ou fasse auréole. Madame Boucherie, qui sait chiffonner avec une grâce inimitable un fond de tulle, de dentelle ou de velours, garnit la capote de fleurs dont les touffes légères sont posées, de côté, sans aucun apprêt. Quand ce sont des plumes, madame Boucherie les groupe en pouf ou les étage, et complète la garniture par une aigrette. Une capote très coquette est toute en dentelle bise brodée d'un léger fil de couleur et d'or; le fond tout plissé et la passe bouillonnée, avec un mélange de fleurs ou de plumes assorties au fil de couleur pour garniture. La capote de dentelle noire est toujours de mise, mais plus encore en ce moment où elle sert de transition entre le chapeau de paille et celui de velours; elle est charmante et très seyante, avec sa dentelle légèrement frisant sur le bord de la passe bouillonnée de velours. Si ce bouillonné est de couleur grenat, ophélia, etc., etc., les brides et la fantaisie de plumes placée de côté y seront assorties. Si le tout est en velours noir, on réveillera l'ensemble par un pouf de plumes roses, abricot, bleues, cerise, en choisissant la couleur qui va le mieux, sans se préoccuper de son plus ou moins de vogue. Les chapeaux ronds sont portés en hiver seulement par les fillettes et les jeunes filles. Leur forme est bien variée et se relève suivant la physionomie. Madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier, a une manière tout à fait originale d'en croquer le bord; elle pose

avec goût ces longues plumes amazones qui s'enroulent autour de la calotte. Le modèle suivant est si joli que nous vous le décrivons. Il est en feutre pain brûlé à large bord relevé progressivement — le côté gauche un peu plus que le droit, — tendu de velours avec un étroit galon or et beige assorti aux belles plumes amazones beige massées en pouf; autour de la calotte une draperie en crépon beige.

Nous compléterons ces renseignements sur les modes d'automne en disant que la tournure reste développée, que le pouf est toujours accentué et que pour en soutenir le drapé, il faut une tournure taillée avec une entente parfaite du juponage. Les modèles de la maison de Plument, 33, rue Vivienne, sont bien compris, ils donnent de la grâce à la cambrure de la taille, en dessinant une courbe qui n'a rien d'exagéré. Ces différents modèles se trouvent avec les prix sur le *Bulletin-Guide illustré*, de même que les corset-cuirasse, Jeanne d'Arc, sultane, allongé de la ceinture Jeanne d'Arc, ainsi que les autres créations de cette maison: corset pour jeune femme, pour fillette, jupon trotteur pour le costume court, jupon à tournure d'acier, traîne pour robe de diner. La cuirasse Jeanne d'Arc convient aux corsages ajustés parce qu'elle dessine et allonge la taille et qu'elle maintient les hanches, la coupe en est très bonne. Nous répétons à nos lectrices que, par suite de l'élévation du prix de la baleine, madame de Plument s'est vue dans l'obligation d'augmenter de cinq francs le prix des corsets; cette augmentation est notée sur le *Bulletin-Guide* que nos lectrices peuvent demander, et qui leur sera envoyé franco.

CORALIE L.

#### RELÈVE-JUPE MARCERON

Chez M. Leseur, 23, rue Auber et chez tous les grands merciers.

Nous faut-il encore attirer l'attention de nos lectrices sur cet objet commode et utile, et en toute saison, mais plus encore dans celle où nous entrons? Par la pluie, pour isoler le bord de la jupe de la boue et laisser aux mains la liberté, rien de plus pratique et en même temps de plus gracieux. Il ajoute à l'élégance du relevé quand il est placé avec entente. Deux ou trois anneaux seront cousus, sur la même ligne, à vingt centimètres du bord inférieur et à quinze centimètres d'intervalle — ces mesures devront être modifiées selon la largeur de la jupe. Au-dessus de l'anneau du milieu en coudre un autre, en laissant l'espace dont on veut raccourcir la jupe, on passera dans ces anneaux les porte-mousqueton qui se trouvent à chaque extrémité de la gourmette relève-jupe. Nous pouvons assurer nos lectrices que toutes les personnes qui en font usage en sont très contentes.

★ ★

#### LAIT ANTÉPHÉLIQUE

De Candès et Cie, 26, boulevard Saint-Denis.

Préparation supérieure contre le masque, les lentilles, rides précoces, rugosités, gerçures et couperose du teint. Excellente aussi contre les piqures d'insectes venimeux. Le lait antéphélique, comme eau de toilette, s'emploie en dose bénigne coupé de trois quarts d'eau; coupé de moitié, dose stimulante, il agit contre le masque et les taches de rousseur. Pour plus grands renseignements sur l'emploi de cette préparation, lire attentivement la notice collée sur le



flacon. Le lait antéphélique compte trente-quatre ans d'existence, et son inventeur nous dit que son succès va toujours grandissant. Il faut préserver les flacons de l'ardeur du soleil et de la rigueur du froid. Dans ces conditions, il se conserve longtemps sans perdre de son efficacité.

\*\*\*

AU VER A SOIE

Fabrique de soie pour broderies et tapisserie, L. Boucher, 23, rue Turbigo, Paris.

Nous sommes toujours heureuse lorsque nos lectrices nous remercient des renseignements que nous leur donnons, et nous témoignent leur satisfaction sur la qualité des choses fournies, la prompte exécution des commandes, et l'agrément des rapports qu'elles ont avec les maisons que nous recommandons. Elles apprendront avec plaisir que la maison *Au Ver à soie* peut fournir, en détail, aux mêmes prix qu'en gros, non seulement toutes les teintes courantes et jolies, mais encore les teintes particulières aux genres : Henri II, Louis XIII, Louis XIV, et celles plus fraîches des tapisseries Louis XV et Louis XVI. Pour faciliter l'assortiment d'un ouvrage, M. Boucher fait préparer des cartes d'échantillons de toutes les couleurs et dans une gamme de tons suffisante, même pour les tapisseries; ces cartes sont envoyées *franco* aux abonnés qui en feront la demande. Quel que soit le chiffre de la commande, toutes sont exécutées avec le même empressement : je n'ai plus à vous l'affirmer, puisque beaucoup de nos lectrices ont constaté la chose. *Au Ver à soie*, dans les mêmes conditions de bon marché, il y a des soies pour crochet, filet et une soie à tricoter des fichus, des bas, des chaussettes, des manches pour l'hiver, qui se vend en pelotes; on trouve les couleurs claires et foncées dans les tons à la mode. Nous signalons cette laine aux mamans qui aiment à tricoter les chaussettes et les bas de baby.

\*\*\*

HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.

Après vous avoir renseignées sur les meilleurs cosmétiques à employer, nous nous permettrons, mesdames, quelques conseils sur l'hygiène du teint, conseils que nous vous engageons fort à prendre en considération, parce qu'ils émanent directement de M. Guerlain. D'abord ne sortir jamais sans voile, c'est un léger préservatif contre le vent, le soleil, le hâle; mais c'en est un. Avant de sortir saupou-

drer légèrement le visage de poudre de riz, l'essuyer en rentrant et le nettoyer avec un linge fin et du cold-cream que l'on essuie immédiatement. Cette première application a pour but de débarrasser la peau de la poussière et de toutes les substances que le vent, la marche, la moindre moiteur fixent sur la peau; celle-ci bien nettoyée, faire une seconde application de cold-cream qui la rafraichira et calmera l'irritation causée par la poussière ou toute autre cause. Les personnes chez lesquelles le sang afflue fortement à la peau doivent continuer en toute saison l'usage de la crème émolliente au suc de concombres. Le soir, avant de se coucher, faire usage de la lotion de Guerlain

dont l'action est excellente contre tous les petits accidents causés par le soleil : plaques ou taches de rousseur. La poudre de Cypris et la crème de fraises — un cold-cream exquis qui se conserve indéfiniment sans s'altérer — sont les meilleures préparations en ce genre. Les personnes qui prennent des bains sulfureux feront bien d'enduire avec un corps gras, la crème lénitive de préférence, la peau du cou en contact avec l'eau, les ongles aussi : elles éviteront les taches brunes, si difficiles à faire disparaître; elles se serviront de la poudre de Cypris. Pour répondre à une question qui nous est souvent faite à propos des frisettes à la mode, nous dirons que l'eau lustrale les rend légères et les fixe.

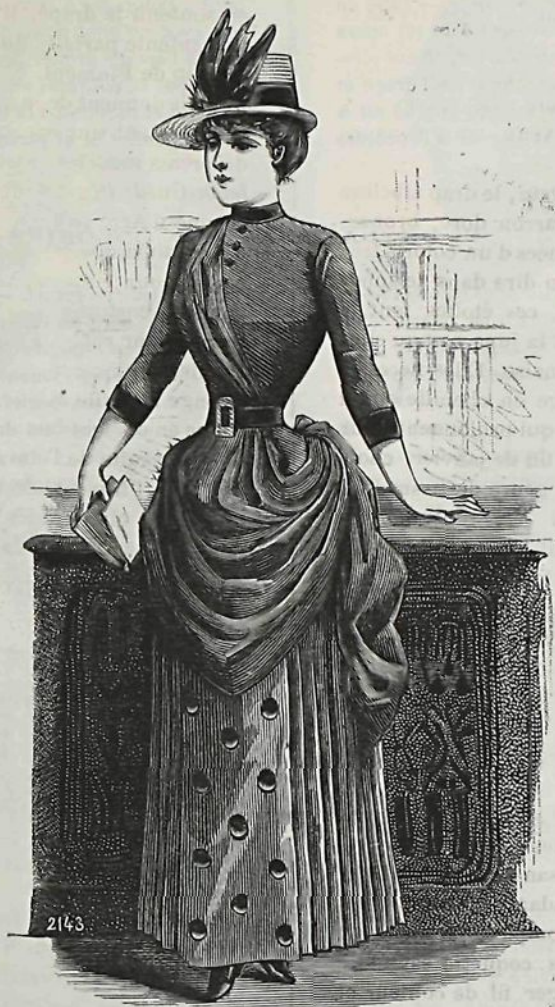
\*\*\*

AMEUBLEMENT

M. Bessonneau, tapissier-décorateur à façon, ex-coupeur de la maison Krieger, 19, 21, rue de Charenton.

Nous nous rendons au désir de plusieurs en faisant paraître des modèles de draperie pour fenêtre. En ce moment où l'on s'occupe de réorganiser son intérieur, nous rappelons que M. Bessonneau se charge de l'installation des appartements. Il se rend en province si on le désire. Les renseignements et

les devis sont envoyés sur plan et dessin. Tenture murale, rideaux à l'italienne, draperies, stores plissés, sièges garnis, fantaisies nouvelles sont d'un goût indiscutable et de prix modérés. L'activité que M. Bessonneau met à exécuter les commandes qui lui sont confiées, lui a mérité des éloges autant que la parfaite exécution de son travail. Des renseignements détaillés seront envoyés aux personnes qui écriront directement à l'adresse donnée. Des cartes d'échantillons d'étoffe, de passementerie, dessins de toute sorte, sont envoyés *franco* avec les prix. L'arrangement artistique et l'ensemble harmonieux des fenêtres drapées données dans ce numéro permettront d'apprécier le goût de M. et madame Bessonneau.



Costume en lainage uni grenat foncé et tissu brodé de pastilles en chenille, de madame Hubler.



## EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 121 et 123).

*Robe en faille ardoise et dentelle de Chantilly, pour dame âgée.* — Tablier en faille, garni de trois volants en dentelle séparés par un plissé en faille; deux plissés au bas de la jupe. Traîne en faille légèrement pouffonnée, dans laquelle se perdent les paniers, qui sont le prolongement du corsage. Dentelle posée en fichu. Col montant. A la manche demi-longue plissé et dentelle.

*Costume en ottoman et velours broché noir.* — Jupe en ottoman avec tablier plissé alternativement d'un pli creux et de trois plis couchés; les lés de derrière largement plissés. Sur le côté, panneau en velours broché et poul drapé et tombant en ottoman. Le corsage en velours broché est à pointe; une chemisette en ottoman est plissée à l'encolure

sous un col en velours fermé par une boucle et froncée à son bord inférieur, lequel bord retourne dans une ceinture en velours qui suit le mouvement du panneau. Boucle de côté. A la manche ronde, bracelet en velours avec boucle.

*Costume en lainage uni grenat et tissu brodé de pastilles en chenille.* — Jupe plissée verticalement, au milieu, coupant verticalement le tablier, large pli creux en tissu brodé. Polonaise à ceinture relevée régulièrement des côtés, avec un poul prononcé. Une draperie, montée au-dessus de l'épaule droite, près de l'encolure, traverse diagonalement la poitrine; elle se serre dans la ceinture du tour de taille et se réunit à la tunique avec laquelle elle se drape sur le poul. Col et parement de la manche en velours.

## EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4437

*Costume en cachemire uni gris ardoise et velours noir.* — Sous-jupe en taffetas, couverte aux trois quarts d'un plissé avec un ruban de velours noir appliqué au bas; il est dépassé par un frisottant en cachemirienne, des rubans de velours couvrent la moitié du dessus des plis. Tunique montée par des plis plats et disposée en deux bouillonnés retombants, avec un poul qui s'agrafe sur la basque du corsage. Ce corsage est à pointe devant, le mouvement de la basque suivi par un ornement en velours noir. Trois biais en velours, placés sur le devant du corsage, viennent mourir dans la pointe; traverses en velours arrêtées d'un côté par une corde. Col et sous-manche en batiste. — Bas de fil d'Écosse

gris et souliers vernis. — Gants sport. — Capote en dentelle noire, bord en velours et poul de plumes grises.

*Costume en vigogne grenat brodé de jetons en chenille.* — Bord de la jupe jouant sur un fin plissé de faille grenat monté sur un faux ourlet pareil cousu à l'envers de la jupe. Sur cette jupe unie est drapée une tunique très gracieusement pouffonnée. Corsage à longue pointe avec col montant en velours. Manche Valois, fermée de côté par six boutons. Col et poignets en toile. — Bottes en chevreau glacé. — Gants de Suède. — Chapeau en feutre grenat; le dessous du bord tendu de velours; autour de la calotte, une haute jarretière arrêtée devant par un bel oiseau.

## CAUSERIE



UELLE retraite agréable que la bibliothèque d'un vieux château! Celle dont je veux parler est une grande pièce écartée des salons, où aucun bruit ne parvient, sauf celui d'une fontaine qui, perpétuellement, laisse tomber sa goutte d'eau. Un léger parfum de paperasses, d'humidité, de vieilles reliures, se dégage de tous les recoins de la chambre, littéralement tapissée de livres qui garnissent, jusqu'au plafond à solives de chêne, les murs couverts de rayons. On les atteint au moyen d'une petite échelle roulante qui a certainement plus d'un siècle. Quelques fauteuils en cuir doré où les souris ont mis la dent, — au-dessus de la haute cheminée, un cartel du temps de Louis XIV, puis une longue table portant l'écritoire de rigueur, voilà tout l'ameublement du sanctuaire en question.

Nous aimons y fouiller, parcourir de l'œil les infolio chargés d'une poussière respectable, les éditions précieuses *ad usum Delphini* ou bien celles de Barbou, à feuilleter les Didot de proportions mignonnes et si correctes! Mais il y a un corps de bibliothèque vi-

tré qui nous attire toujours : là sont enfermées les reliques, tout ce qui a une valeur de rareté exquise, certaines lettres, certains mémoires, par exemple, qui n'ont été imprimés que pour un petit nombre d'amis, et qui ailleurs seraient introuvables. Quelques-uns se recommandent par le sentiment plutôt que par la valeur littéraire, mais on se prend à regretter que quelques autres aient été dérobés à l'admiration du public proprement dit, par la modestie de leurs auteurs; telles notamment sont les pages délicieuses consacrées à sa grand'mère, la princesse de Poix, par sa petite-fille, la vicomtesse de Noailles.

Cette courte, mais vive peinture d'une époque qui embrasse la fin du siècle dernier et le commencement de celui-ci, nous a paru si bien faite pour donner à nos lectrices la juste idée d'une société disparue et de l'esprit des femmes au temps où l'on ne songeait pas à en faire des savantes, que nous en avons, à la hâte, extrait quelques passages, qu'il nous faudra relier entre eux par une courte analyse. Après avoir dévoré les *Dernières Années de madame d'Épinay*, le grand succès du moment, on retrouvera certainement





*Salomon, imp. Paris.*

4437

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris,

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Odéon 2.

Coiffures de M<sup>me</sup> TURLE, 3, r. de Cléry; Chapellerie de M<sup>me</sup> BOUCHERIE 16, r. du Vieux Colombier — Corsets &  
Coutures de M<sup>me</sup> DE PLUMET 33, r. Vivienne — Parfums de la M<sup>me</sup> GUERLAIN 15, r. de la Paix.

Chaussures de la M<sup>me</sup> MONTMARTRE 2, r. Montmartre



avec curiosité ce que la révolution avait laissé debout de ce monde si cultivé, si naturellement aimable, duquel sortit l'amie de Rousseau, de Grimm et de l'abbé Galiani, la ravissante femme à qui MM. Perey et Maugras viennent avec tant d'art d'élever un monument que toutes, nous le supposons, mesdames, vous connaissez et vous appréciez.

La princesse de Poix, plus vertueuse que madame d'Épinay, a des droits à votre estime autant qu'à votre sympathie; elle tiendrait une place aussi distinguée qu'honorable dans les annales qu'il serait intéressant de consacrer aux femmes de France, les premières de l'Europe et du monde. Et, quoiqu'elle ne soit connue que par l'hommage rendu à son aïeule, nous voudrions inscrire ensuite, sur ces tablettes futures, le nom de la vicomtesse de Noailles qui, d'une plume si aisée, si naturelle, avec tant de tact, de délicatesse et de grâce, traça ce petit chef-d'œuvre intime. Elle a divisé le cahier en deux parties : la première, ce qu'elle a vu, embrasse la période de 1750 à 1809; la seconde, ce qu'elle a vu, la période de 1809 à 1833.

Et d'abord nous assistons à l'entrée au couvent de la future princesse, qui était alors mademoiselle de Beauvau, fille du maréchal aussi connu comme académicien que comme militaire. Veuf, il ne pouvait faire élever sa fille auprès de lui : d'ailleurs c'était l'usage du temps d'enfermer les filles depuis l'enfance jusqu'au mariage. De cette façon celles qui étaient destinées à entrer en religion n'avaient pas le temps de regretter le monde. Madame de Noailles touche finement, mais d'une main un peu cruelle, toute gantée qu'elle soit, à ces vocations forcées, moins douloureuses néanmoins qu'on ne le croit aujourd'hui. Elles avaient ordinairement pour excuse une famille nombreuse, l'absence de dot, et la femme échappait ainsi aux tristesses et aux menus ridicules du célibat qui la laisse sans position définie dans le monde, prétendant au mariage jusqu'aux approches de la vieillesse, mécontente, jalouse, etc... S'il nous était permis de commenter ces appréciations d'une grande dame, nous dirions que la condition des femmes est sans doute en progrès, puisque aujourd'hui, trouvant moins que jamais l'occasion de se marier sans dot, elles arrivent à rendre leur solitude indépendante et utile, à en bannir l'ennui d'abord; il est vrai que ce ne sont point, pour la plupart, ce qu'on appelait autrefois des filles de condition.

Mademoiselle de Beauvau n'était d'ailleurs pas de celles que le cloître attend, elle était fille unique et représentait un immense parti : la plus jolie enfant du monde avec cela, bien qu'un peu boiteuse. Elle se fit gâter à Port-Royal, comme elle l'avait été dans la famille : ses défauts même étaient séduisants, aussi en conserva-t-elle toujours quelques-uns, si l'on peut donner ce nom aux mouvements trop vifs d'une nature richement douée.

Elle eut, par exemple, un désespoir passionné du second mariage de son père avec madame de Clermont, née de Rohan-Chabot, et elle se jura de haïr sa belle-mère; mais celle-ci, par ses agréments et ses mérites supérieurs, vint à bout de la rebelle, qui s'attacha à elle avec autant d'emportement qu'elle en avait mis d'abord à la maudire.

Madame de Beauvau ne maria peut-être pas sa belle-

filles très prudemment. Le prince de Poix, fils aîné du duc de Mouchy, qui obtint sa main, était plus jeune qu'elle, c'est-à-dire qu'il avait quinze ans, tandis qu'elle en avait dix-huit; il était si petit qu'il fallut l'asseoir sur une grande chaise pour qu'il fût au niveau de sa femme; ce mignon mari lui parut si comique qu'elle ne put jamais le prendre au sérieux. Il eut beau devenir par la suite capitaine des gardes, gouverneur de Versailles, favori de la famille royale, enfin un très grand personnage pour tout autre qu'elle, sa femme ne réussit jamais à lui témoigner qu'une affection presque maternelle, qui suffit du reste au bonheur de tous les deux, quoique ces époux, unis au fond, se disputassent souvent, étant tous les deux colères à l'excès.

Quelle piquante critique trace madame de Noailles de certaine prétention à la *chaleur* qui favorisait alors les discussions vives! Cette mode remontait à Diderot, il fallait absolument être *énergique et brûlant*, personne ne se permettait d'être froid sur rien, aucune liaison ne restait calme. Tous les sentiments, tous les actes de la vie revêtaient une teinte romanesque, souvent dangereuse : on portait généralement plus de dévouement dans les intimités de choix que dans les relations fondées sur le devoir; la morale, qui allait diminuant parce qu'elle ne s'appuyait plus sur la religion, commençait à s'égarer avant de s'anéantir; ainsi, dit excellemment madame de Noailles, les vertus philosophiques, bien plus commodes à pratiquer que les vertus chrétiennes en ce qu'elles laissent le choix des sacrifices, abusaient les âmes généreuses et tranquillisaient celles qui ne l'étaient pas; la société abondait en gens qui manquaient du nécessaire, mais qui se paraient d'un admirable superflu : « On ruinait ses enfants pour prêter de l'argent à ses amis, ou pour fournir aux extravagances d'un mari dont on n'était l'épouse que de nom; on donnait héroïquement sa signature à tout le monde, et l'on se croyait sublime en se dévouant publiquement à une passion coupable. Enfin tout était hors de sa place, en attendant qu'il n'y eût plus de place pour rien. »

Le mauvais air n'empoisonna pas madame la princesse de Poix; privée presque complètement, dès l'âge de vingt-trois ans, de l'usage de ses jambes, les habitudes sédentaires qu'il lui fallut adopter furent merveilleusement favorables au développement de son esprit; elle eut un salon célèbre où le goût ancien était l'interprète élégant des idées nouvelles. Et madame de Noailles trace l'esquisse rapide de cette société française du commencement de Louis XVI, éprise des hardiesses de la philosophie qui devait être l'instrument de sa destruction, — poussée à l'examen de l'état social par Voltaire, un aristocrate, tout libéral qu'il fût, et dont notre révolution, assure l'auteur de ce récit, eût fait le désespoir, — éprise de toutes les grandes causes, courant en Amérique malgré son roi, se flattant de voir se réaliser un idéal impossible, bref, comme l'astrologue de la fable, prête à tomber dans un puits en regardant les astres.

Madame de Poix, bien que profondément imbue de philosophie elle-même, ne passait pas les limites de la raison, elle accueillait les choses et les personnes en leur conservant leur place; très liée avec madame de Staël elle avait le courage de la plaisanter sur les illu-

(La suite à la page 128)





Costumes de Mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

*Déshabillé en lainage vert bouteille broché de fleurs camaïeu et même lainage uni. — Jupe en lainage plissée de plis couchés, et grande robe, en lainage broché, ajustée, avec le devant gauche vague et drapé à l'encolure par un groupe de quatre plis; ces plis s'ouvrent ensuite progressivement et se perdent dans le bas de la robe; d'autres plis relèvent ce côté près d'un poul qui dessine une tournure accentuée. Manche Valois; parement et col en velours. A la manche, large plissé en lainage uni et plissé intérieur en batiste; garniture répétée en petite dimension à l'encolure.*

*Costume en lainage à petits carreaux gris bleus et grenat et tissu de fantaisie bleu de roi. — Jupe faite de bandes bleues et écossaises disposées en plis couchés; une tunique est gracieusement disposée en paniers chiffonnés de plis, avec un poul, et des draperies relevées en coques. Le corsage, à longue pointe avec une petite basque, a une chemisette en satin bleu*

*pincée à l'encolure, à la taille et à la pointe par un nœud-papillon en satin. Un nœud à la pointe du dos avec de longs pans flottants. A la manche un parement en satin bleu; manchette en dentelle, une dentelle appliquée sur le col. Plissé en collerette et à la manche.*

*Costume de fantaisie laine et soie gris et marron et cachemire marron, pour fillette de treize ans. — Jupe en cachemire marron plissée de larges plis couchés; une tunique est disposée, devant, en petits paniers croisés et relevés de plis creux; derrière, un poul et des draperies tombantes. Corsage à pointe avec un col montant, et une chemisette en satin serrée, à l'encolure, par un nœud en satin et pincée à la pointe par un autre nœud. Un troisième nœud à coques et bouts flottants arrête le croisé des paniers. A la manche ronde un parement en satin appliqué d'une dentelle; même dentelle sur le col montant. Collerette et sous-manche plissées. — Prix, 80 fr.*





Costumes d'automne, de Madame Hubler, 30, rue de Clichy.

PATRON DÉCOUPÉ DE LA POLONAISE

*Costume en barpou à rayures fondues.* — Jupe plissée verticalement et drapée d'une écharpe nouée, derrière, en pouf, avec des pans carrés et longs, les rayures mises en travers. La veste, fermée par le bouton de l'encolure, est ouverte sur une chemisette en soie assortie à l'une des rayures de l'étoffe. Cette chemisette est froncée à l'encolure, et à la taille où plusieurs rangs de fronces forment ceinture; le bord inférieur retourné en dessous fait bouillon. A la manche Valois deux bracelets, faits des rayures mises en travers.

*Costume en lainage.* (Le patron de la polonaise est donné dans ce numéro.) — Se fait en tissu uni ou à double face. Jupe plissée avec un double pli creux marquant le milieu du tablier et sur lequel sont posés

de beaux boutons en passementerie. La polonaise, très longue, a la partie inférieure du tablier rejetée dessus, pour montrer l'envers à jetons; des plis relèvent les côtés, d'autres drapent un pouf. Un col arrondi rabattu, un parement à la manche. Ceinture en ruban prenant de la couture du dessous du bras.

*Costume en belle vigogne beige à rayures musique.* — Jupe unie; les rayures mises en travers, avec bas de jupe, garni de trois plissés en faille loutre, montés à l'envers. Tunique largement drapée en coques tombantes. Veste en petit drap beige, boutonnée tout le long, avec un châle-revers en velours loutre; un parement pareil à la manche ronde, et une poche arrondie au bord inférieur. La basque du dos est indépendante, sur le côté et au milieu; deux rangs de piqure au contour.



sions qui parfois abusaient son génie ; autour d'elle il y avait des amitiés enthousiastes et fidèles... Hélas ! la hache révolutionnaire fit tomber bien des têtes spirituelles ou charmantes qui avaient été l'ornement de ce salon.

Madame de Poix eut d'abord à déplorer la perte du duc et de la duchesse de Mouchy, son beau-père et sa belle-mère, Philémon et Beaucis égarés à la cour de Louis XV ; la vie de son mari était mise à prix, elle-même ne fut exemptée de la prison qu'à cause de ses infirmités ; on lui permit d'être gardée chez elle, et on lui laissa son fils cadet.

Combien, après la Terreur, la famille dispersée trouva de consolation à se réunir de nouveau soit au château de Mouchy, soit au château du Val, près de Saint-Germain ! Les chambres en restaient pauvres et nues, mais c'était le foyer, et l'on avait été sevré du foyer si longtemps ! Et puis tous ces gens-là avaient l'âme trop haute et trop éprouvée par des pertes plus sensibles, pour songer seulement au changement matériel de leur existence. Devenue chef de famille, madame de Poix exerça cette espèce de royauté sans rien concéder des traditions de l'ancien régime, en exigeant et en obtenant de tous les siens une soumission et un respect sans bornes ; en même temps elle était plus que jamais l'âme de la société qui s'était reformée autour d'elle après le naufrage ; on attendait d'elle les arrêts du goût, la gaieté, le mouvement. La jeunesse avait besoin d'elle pour se mettre en train ; elle était l'oracle d'hommes tels que Lully, Rivarol, l'abbé de Montesquiou, le cardinal de Bausset, le duc de Richelieu, le duc de Noailles, etc. Jusqu'en 1814, cependant, on vécut chez elle dans une perpétuelle indignation. Jamais la princesse de Poix ne put pardonner à l'empire ; sa fidélité pour la famille de Louis XVI se compliquait des idées libérales de 1789. Il fallut le retour des Bourbons pour que son salon reprît de l'importance ; le soir il ne désemplassait point. Devenue aveugle, elle conservait tant de vivacité dans le sourire que sa physionomie n'était pas trop changée par la perte de ses yeux, qui avaient eu pourtant l'éclat du diamant. Elle se faisait tout lire. Cette femme d'élite, qui avait complètement refait son éducation depuis son mariage, poursuivit ce travail jusqu'à sa mort, par un besoin de perfectionnement que n'éteignirent ni les chagrins ni les infirmités.

Quel exemple que celui de ces douairières, mises

à peindre, avec un bonnet de gaze blanche à la mode de leur jeunesse, une ample robe de soie unie en façon de peignoir, effiloquant de la soie derrière une petite table qui ne leur laissait que la faculté de se soulever pour les visites, simples, dignes, toujours gracieuses, et portant sur toute chose une faculté d'intérêt qui mettait pour ainsi dire le feu à ce qu'elles touchaient. « Les heures de retraite qu'elles s'imposaient quotidiennement les ramenaient toujours à la société avec de nouveaux trésors à répandre dans la conversation, leurs suffrages étaient tenus pour précieux, leurs conseils avaient force de décrets. »

Le désir délicat de plaire lui resta jusqu'au bout, malgré sa cécité, qu'elle supportait de si bonne humeur qu'on n'éprouva jamais près d'elle cette pitié pénible attachée aux maux sans espoir. Chaque année Louis XVIII venait lui rendre visite au Val.

La révolution de Juillet et la mort de son mari l'aiderent à atteindre ce détachement complet qui permet de quitter le monde sans crainte et sans regret. Les jours qui précédèrent sa fin furent sublimes. Depuis bien des années, elle était revenue aux pratiques de la religion ; elle-même demanda successivement les prières d'usage et, après avoir rempli tous ses devoirs de chrétienne et de mère, elle expira, sereine, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Nous avons à peine terminé ce curieux et aimable petit livre quand les chasseurs rentrent dîner et quand la cloche qui nous appelle tous à table se fait entendre, interrompant en même temps que notre lecture, un résumé rapide écrit à mesure. Nous aurions bien voulu cependant noter tous les jolis mots qui abondent dans le récit de madame de Noailles. Nous n'en citerons qu'un dont nos lectrices pourront tirer parti en tant que maîtresses de maison. La princesse de Poix affirmait qu'elle n'avait jamais trouvé personne ennuyeux. Quand on lui demandait sa recette, elle répondait : « Personne n'est ennuyeux en parlant de soi. » C'est d'une vérité merveilleuse. Faites parler les gens de ce qui les intéresse, et ils seront intéressants. Les gens les plus bornés ont de l'imprévu quand ils se racontent de bonne foi ; mais, pour les y amener, il faut savoir attirer la confiance, c'est-à-dire non seulement se montrer, mais être à fond bienveillant. D'où il résulte que même dans le commerce banal du monde, la bonté est de plus de ressources encore que l'esprit.

T. B.

## PENSÉES & MAXIMES

Il vaut mieux fermer l'entrée du cœur à la colère, quelque juste qu'elle soit, que de l'y recevoir pour petite qu'elle soit, parce qu'elle y jette de si fortes racines, qu'il est très difficile de l'en arracher, semblable à une petite plante qui devient un grand arbre.

(Saint Augustin.)

Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon et fait de main d'ouvrier.

(La Bruyère.)



# TOUT DU LONG

(SUITE)



ES impressions de Gertrude, pour être plus contenues, n'en étaient pas moins vives. Sous le charme du moment, il lui semblait que le temps eût des ailes, et dans son bon petit cœur, elle se disait :

« Ah ! si ce grand garçon doit de nouveau quitter sa mère, comme elle s'ennuiera maintenant ! comme elle sera triste davantage ! »

L'abbaye, veuve d'Aymard, lui apparaissait d'avance plus silencieuse, plus vide, plus austère que jamais.

Pour le moment, la sombre demeure s'ouvrait à toutes les brises, à tous les parfums, à tous les rayons ; elle rayonnait elle-même.

On roula le fauteuil de madame Pierre sur une terrasse qui dominait le torrent, et des millions d'étincelles liquides irisées par le soleil éblouirent ses yeux. Les insectes bruissaient, les abeilles butinaient, les papillons voltigeaient, les fauvettes gazouillaient ; la nature avait une intensité de vie trop forte pour la malade... le contraste entre cette exubérance éclatante et ses désolations intérieures était trop poignant pour qu'elle le supportât sans faiblir... Elle dut rentrer.

« Ne vous enfermez pas avec moi, dit-elle en s'éloignant. A votre âge les poumons ont besoin d'air et les cœurs de gaieté. Respirez, vivez, jouissez ! Aymard ne connaît pas les dépendances du monastère ; faites-lui en les honneurs, mes jeunes amies. »

C'était moins facile aux deux sœurs qu'elles ne le croyaient elles-mêmes ; jusqu'alors elles s'étaient contentées d'un coup d'œil d'ensemble ; elles s'aperçurent bientôt que mille détails intéressants leur avaient échappé.

Quant au jeune homme, habitué à de bien autres explorations, à de bien autres découvertes, il se sentait à l'aise dans ces labyrinthes de verdure, dans ce chaos de débris, dans ce dédale inconnu où il heurtait à chaque pas les grands souvenirs et les vieilles traditions. Il se familiarisait de prime abord avec ces lieux nouveaux et se faisait tout naturellement le guide de ses conductrices. Tout naturellement aussi, elles acceptaient ce renversement des rôles et questionnaient le fils de madame Pierre sur ces choses du passé comme si lui-même en eût été le témoin. Il répondait sans embarras, car ses goûts archéologiques et de studieuses habitudes, lui rendaient ces sortes d'énigmes assez limpides pour qu'il pût les déchiffrer facilement.

Les filles du colonel le suivaient donc avec un intérêt croissant à travers ces mystérieux retraits du dehors.

« Où sommes-nous ? demanda Mimi en franchissant une épaisse muraille par une brèche tendu de chèvre-feuille.

— Au cimetière des moines. »

Au cimetière !... Mimi n'avait pénétré qu'une fois dans un cimetière ; mais elle s'en souvenait... Elle eut comme une vision de tombes blanches toutes rapprochées entre elles, de tambours voilés, de foule en deuil... et Mimi pâlisant faillit reculer.

Mais le cimetière des moines ressemblait peu à celui de Fontainebleau.

Déserté par les vivants, abandonné par les hommes, il n'appartenait plus qu'à la mort et à la nature, ces deux grandes poésies...

Un épais gazon y amortissait le bruit des pas ; les plantes sauvages fleurissaient entre les dalles disjointes des tombeaux, les couvrant d'une jonchée odorante ; les lianes enguirlandaient les croix ; un nid d'hirondelles s'était suspendu à une stèle de granit ; un essaim d'abeilles s'abritait entre deux tombes inclinées l'une vers l'autre, et quelque oiseau ayant laissé tomber de son bec un pépin sur cette terre des morts, le germe de vie avait éclos dans leur poussière, et un pommier gigantesque étendait sur les tombes ses rameaux chargés de fleurs au printemps et de fruits en automne.

« On dirait d'un grand jardin, sans maître ! » remarqua Mimi.

Et comme si cette réflexion l'eût complètement rassurée, elle parcourut l'enclos funèbre, y moissonnant des fleurs et habillant comme un oiseau.

Gertrude restait silencieuse et ne moissonnait que des impressions et des souvenirs. C'est quelquefois trop... Tout en rêvant, elle s'approchait d'un monument massif élevé à la mémoire de quelque dignitaire du couvent, peut-être... Elle voulut s'en assurer, et cherchant une inscription, elle écarta les folles herbes qui voilaient la pierre, un frôlement s'y fit entendre en même temps qu'un sifflement de vipère... le dangereux reptile agitait son dard à la hauteur du visage de la grande sœur.

Avant qu'elle aperçût le danger, avant qu'elle pût avoir peur et jeter un cri, la main prompte d'Aymard avait saisi la bête et lui broyait la tête en la lançant contre un mur.

Gertrude comprit alors :

« Merci ! dit-elle ; et ses lèvres tremblèrent.

— Eh bien, c'est crâne ! s'écria Mimi ; vous êtes brave, monsieur Aymard ! j'aime cela moi ; et Gertrude aussi. »

Un peu plus loin, dans un fouillis de ronces et de buis, dont le pollen dégageait d'âcres senteurs, ils découvrirent l'entrée d'un souterrain.

« C'est sans doute celui dont Jean me parlait ce



matin, fit le tueur de vipères; laissez-moi l'explorer d'abord; peut-être ne pourriez-vous pas vous y engager sans dangers. »

Des dangers! ah! bien oui! en pouvait-on courir avec un protecteur qui prenait les serpents à pleine main?... Non, certainement.

Ainsi le pensa du moins la toute petite.

Aussi à peine avait-il disparu dans l'ouverture béante qu'elle y pénétrait à son tour. Gertrude la rappela; mais comme l'enfant gâtée ne tenait nul compte de ses injonctions, elle se lança bravement à sa poursuite et s'engouffra sous terre.

Trébuchant dans sa précipitation, et se heurtant aux parois ténébreuses, elle rejoignit son indomptable sœur au moment où celle-ci arrivait elle-même auprès du jeune homme, arrêté devant un obstacle imprévu :

« Quel dommage, faisait-il dépit; voici un quartier de roc qui nous barre le passage. Retournons; je reviendrai seul demain, et j'examinerai si l'on peut... »

Retourner!... Aymard ne connaissait pas Mimi! Dans ses heures de familiarité, Barbenchu l'appelait « la petite En avant! » et Barbenchu ne retournait jamais non plus lui! ah! s'il était là... mais il se trouvait alors dans la cuisine de l'abbaye à trinquer avec Jean...

« Mimi, tu divagues! interrompit la grande sœur avec autorité.

— Je ne dis ni vagues, ni autre chose! Je veux passer, et je passerai! Voilà. »

Gertrude lui prit la main pour la faire rétrograder de force.

« Ah! c'est comme cela! cria l'enfant exaspérée. Vous vous entendez tous deux pour me taquiner... eh bien, vous allez voir. »

Et pareille au chat-tigre, les griffes en avant, elle se jeta sur le quartier de roc avec la folle intention de le déplacer.

Il suffit parfois du moindre choc pour ébranler une masse énorme, et l'équilibre a des mystères qui déconcertent les plus savants.

Le quartier de ce roc vacillait, tout prêt à glisser sur une pente rapide, et dans la voûte rocheuse qu'il soutenait jusqu'alors, des craquements se faisaient entendre comme si un éboulement allait se produire...

« Folle enfant! s'écria le fils de madame Pierre écartant Mimi d'un geste aussi prompt que l'éclair. Sauvez-vous vite, vite!... J'aurai assez de force peut-être pour retarder la catastrophe de quelques secondes et vous donner le temps de fuir. Mais sauvez-vous donc! »

Terrifiée, Mimi ne bougeait pas encore.

Cependant Gertrude l'entraînait, hors d'haleine; déjà une faible lumière leur venait du dehors; elles touchaient au seuil du sépulcre; elles revoyaient la verdure, le ciel, le soleil... elles étaient sauvées!...

Mais quel grondement souterrain!... Ah! c'en est fait, la catastrophe s'est produite! leur sauveur s'est lui-même enseveli dans la mort.

Les deux sœurs, foudroyées par ce malheur épouvantable, chancelaient et tombent, sur le point de s'évanouir, comme si le ciel s'effondrait sur leurs têtes, comme si la terre se dérobaient sous leurs pieds...

« Eh bien, qu'est-ce qui vous prend? fait à leurs

oreilles une voix riieuse; c'est ainsi que vous accueillez votre ami?... »

Aymard était là devant elles; là, bien vivant, sans une contusion, sans une égratignure! un peu pâle seulement, les cheveux poudrés de terre et les vêtements maculés.

« Oh! mon Dieu!... oh! mon Dieu... oh! mon Dieu!... répétait la grande sœur joignant ses mains tremblantes et sans même se rendre compte qu'elle parlait.

— Oh! mon Dieu faisait de même la toute petite, s'il avait péri, c'était ma faute!... J'aurais tué l'enfant de ma chère, chère madame Pierre!... »

Une explosion de sanglots suivit ce cri du remords.

Devant une douleur si véhémence et si vraie, le jeune homme se sentit ému aussi: enlevant d'une fraternelle étreinte l'enfant qui pleurait toujours, il la retint dans ses bras la berça doucement et, la baisant au front, lui dit d'affectueuses paroles qui l'apaisèrent bientôt.

« Ah! tenez, fit-elle avec une dernière petite larme, vous êtes bon, vous êtes fort, vous êtes brave... c'est comme papa. Pauvre papa!... »

Puis, les impressions les plus vives glissant rapides sur cette âme capricieuse, Mimi s'essuya les yeux, sauta lestement par terre et poursuivit à cloche-pied un mulot fourvoyé qui regagnait son gîte.

Après tout, se disait-elle, pourquoi se désoler puisque personne n'a de mal?... C'est passé, n'y pensons plus.

Le soir même, le cercle fut au grand complet au château des Flèches: on allait savoir quelque chose d'intéressant...

On ne sut pas même si l'argenterie de madame Pierre était marquée! et comme les deux sœurs gardèrent le silence sur l'incident du cimetière et du souterrain, comme elles eussent été fort embarrassées de reproduire le brillant feu d'artifice tiré par l'esprit d'Aymard en leur honneur, il leur resta si peu de choses à dire que le désappointement fut général.

« C'était bien la peine! fit madame Desgranges avec humeur.

— Décidément ces petites filles sont quelque peu sottes! pensa le notaire. Je m'en doutais. »

Mimi se coucha de bonne heure et dormit tout d'un somme; Gertrude tomba de cauchemar en cauchemar et fut prise d'un accès de fièvre.

Des heures charmantes sonnèrent encore pendant toute la semaine, aux vieilles horloges de l'abbaye; l'écho des hautes voûtes et des cloîtres sonores s'étonna de répéter des rires perlés et des chants joyeux. Une intimité fraternelle s'établit entre ces trois jeunes vies rapprochées un instant, et déjà même elles s'enlaçaient l'une à l'autre si naturellement qu'on eût dit trois tiges différentes d'âge, mais de la même essence et de souche commune.

Puis une indisposition de leur tante retint les deux sœurs au château des Flèches; et quand elles retournèrent à l'abbaye, Aymard venait de la quitter; madame Pierre retombait dans sa tristesse, et l'orgue avait besoin d'un accordeur.



X

Un an se passa.

Souvent le facteur rencontrant les deux sœurs sur le chemin de l'abbaye abrégait sa tournée en les priant d'y porter le courrier. Madame Pierre recevait des journaux, des revues, mais peu de lettres, si peu même que les différentes écritures en devinrent faciles à distinguer pour Barbenchu lui-même.

Entre ces rares écritures il en était une que la solitaire de Saint-Benoît n'apercevait jamais sans qu'une rougeur fugitive envahit son pâle visage.

« Elle est contente, c'est de son fils ! » pensait judicieusement Mimi ; et la petite fille, reconnaissant cette écriture bénie, hâtait le pas toutes les fois qu'elle tenait en mains un précieux message du voyageur.

« Il doit y avoir bien des récits là-dedans ! disait-elle en soulevant l'enveloppe tout le long du trajet. La drôle de chose qu'on aille ainsi grelotter en Norvège ou griller en Afrique, pâlir dans les bibliothèques et les musées des grandes capitales ou s'exposer au scalpel des sauvages, quand on pourrait si bien rester gentiment chez sa mère et se promener avec nous pour s'amuser !... Sais-tu Gertrude ? M. Aymard serait autrement divertissant que Barbenchu, va ! Je lui trouve beaucoup plus d'esprit ; et toi ? »

Gertrude souriait sans répondre.

Et l'intimité continuait entre la solitaire et ses élèves. Elle en était venue à tel point que celles-ci reconnaissant en leur mystérieuse amie une nature bien supérieure à celle de tante Élise, échappaient tout doucement à son influence naturelle pour se livrer sans réserve à la solitaire de Saint-Benoît. Plus de secrets pour elle et pas de restrictions !

Madame Pierre lisait à livre ouvert dans ces deux âmes ; et si la pétulante Micheline, tout en la séduisant, lui causait parfois certaines appréhensions, Gertrude, malgré son jeune âge, lui inspirait une sérieuse tendresse mêlée d'admiration déjà.

La confiance n'était pas réciproque néanmoins entre les trois amies ; et bien que madame Pierre, se faisant parfois représenter auprès des malheureux par les orphelines, les initiât ainsi à ses mystères de charité, elle se retranchait elle-même dans un sanctuaire moral incessamment fermé.

Un jour, cependant, un déplacement de douleurs

rhumatismales paralysait ses mains. Elle aurait pu marcher, mais tout mouvement des doigts lui devenait momentanément impossible. Elle fit quelques observations impatientes à Mimi qui jouait une gavotte archaïque, et Gertrude elle-même obtint à peine grâce devant son agitation morose.

« Je deviens méchante, n'est-ce pas ? » fit-elle avec un soupir.

Un double baiser lui répondit. La leçon était finie. Les élèves prenaient congé.

Madame Pierre les suivit des yeux jusqu'à la grande porte sculptée ; puis elle les rappela au moment où elles en dépassaient le seuil :

« Voulez-vous me rester encore ? demanda-t-elle à l'ainée. Barbenchu accompagnera Micheline, et je vous donnerai Jean comme garde du corps un peu plus tard. »

La grande se rassit, et la petite, un peu froissée, déversa son dépit, tout le long de la route, sur le sapeur qui n'en pouvait mais...

Pendant qu'il se disait à chaque pas :

« Parole d'honneur elle est plus capricieuse que de raison ! Ma barbe en fume incombustiblement ! »

Gertrude s'installait dans la chambre de sa mystérieuse amie, où elle pénétrait pour la première fois ; c'était celle peut-être de quelque abbé mitré dont les os blanchissaient sous une pierre tombale à quelques pas de là.

Les boiseries de chêne y paraissaient plus sombres encore que dans la grande salle ; les verrières à petit plomb n'y laissaient filtrer qu'un jour terne et blafard ; la cheminée de granit sculpté s'ouvrait béante comme un sépulcre de géant ; et des dalles noires et blanches comme une mosaïque funéraire, tenaient lieu de parquet.

Sous un large baldaquin s'abritait le lit de forme antique ; dans la ruelle, un Christ d'ivoire jauni crispait ses membres torturés sur une croix d'ébène. audessous de laquelle s'accrochait un bénitier d'argent massif où trempait un rameau béni.

Ce lit, vraisemblablement, n'était visité ni par le sommeil souriant et profond des gens heureux, ni par les doux rêves de ceux qui ont beaucoup à espérer en ce monde...

M. BOUROTTE.

(La suite au prochain numéro.)

ÉNIGME

Ayant ma place en tous salons,  
Bien que portant aujourd'hui d'autres noms,  
Je suis toujours à peu près même chose ;  
Et volontiers sur moi l'on se repose.  
— Dans mon intérieur qu'un léger mouvement  
S'opère, alors quel changement !

Avec la lyre pour emblème,  
Je fus des Muses la dixième ;  
Les Grecs m'ont donné ce surnom,  
Ce qui n'empêcha pas les dédains de Phaon ;  
Et pour guérir mon cœur malade,  
Je risquai le saut de Leucade.

Mots Homophones du 29 septembre : *Coq, coke et coque*. — Mots du Logogriphe : *Centaure et centaurée*.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4437  
et le patron découpé d'une tunique-princesse à col rond rabattu et à double parement, fig. page 127.





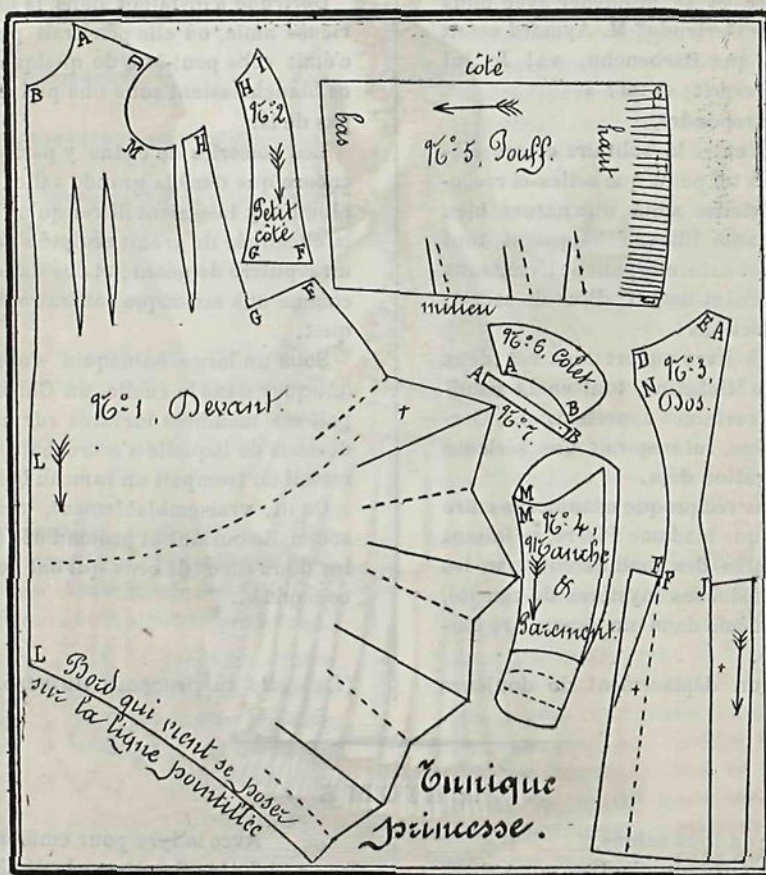
Ensemble de trois fenêtres. Draperies exécutées par M. Émile Bessonneau, apissier-décorateur, ex-coupeur de la maison Krieger, 19 et 21, rue de Charenton.

*Explication  
du patron découpé.*

1, Devant. — 2, Petit côté. — 3, Dos. — 4, Manche avec le dessous et le parement. — 5, Pouf. — 6, Col rabattu. — 7, Brisure du col.

Ce patron se compose de huit parties dont sept sont numérotées au détail, le parement de la manche n'étant pas classé. — Ce modèle emploie sept mètres d'étoffe. Faire les pinces de poitrine et celle du dessous du bras. Réunir le petit côté en suivant les coches de raccord qui correspondent aux lettres du détail. Joindre le dos; arrêter la couture à la lettre F, former les plis creux. Relever le

côté de la tunique par les quatre plis creux marqués à la roulette; puis retourner sur la tunique la partie inférieure, de manière que la ligne pleine qui fait biais vienne rejoindre la ligne pointillée. Ce mouvement se produira naturellement, les plis faits. Ces plis se fixent sous le dos dont le pli creux viendra mourir en pointe, et cette pointe se fixera au bas de la tunique



Détail tracé du patron découpé.

le pouf. Le bas de la manche se rabat, en parement arrondi, sur un premier parement monté à la ligne pointillée qui indique l'endroit où l'on rabattra la manche. Le col rabattu arrondi se monte au poignet n° 7. Suivre les coches pour la réunion à l'encolure. Cette tunique n'aurait besoin d'aucune garniture si on la faisait en tissu double face. Figurine page 127.

que sur le côté. Une ligne pleine indique le mouvement du pli. Tailler le pouf d'un seul morceau, froncer le haut et le monter à la taille, lottres de raccord I J. Former au milieu les trois plis creux, chiffonner le premier. Ramener le côté à la place marquée par une croix, laquelle correspond à celle du détail, au signe correspondant marqué sur la basque du patron n° 2, dos, et sur le devant n° 1. Il faut ensuite chiffonner en quelques plis gracieux ce pouf, qui formera comme deux larges coques. On pose au bas de la taille un flot de coques en velours qui, en tombant, joueront sur